

## Un regard protestant-mennonite sur la Sainte Cène (l'Eucharistie)

Conférence donnée au Centre Mennonite de Paris le 20 octobre 2006 dans le cadre des rencontres interconfessionnelles<sup>1</sup>

Neal Blough

« Ceci est mon corps, qui est pour vous, faites cela en mémoire de moi » (1 Corinthiens, 11, 24)

Les paroles du verset cité ci-dessus ont donné lieu à de nombreuses controverses difficiles entre chrétiens, surtout en Occident. Depuis le 16<sup>e</sup> siècle, les débats entre catholiques et protestants, et même entre protestants luthériens et protestants réformés se sont focalisés sur la question de savoir si le corps et le sang du Christ sont « réellement » et « corporellement » présents dans le pain et le vin. Pour ceux qui insistaient sur une présence corporelle, il y a aussi eu débat pour savoir s'il agit d'une « transsubstantiation » ou d'une « consubstantiation ».<sup>2</sup> Les débats du 16<sup>e</sup> siècle reflètent l'ancrage de la théologie médiévale dans la métaphysique d'Aristote, d'où l'importance du concept de « substance ». Ils reflètent aussi le passage d'une mentalité à une autre, du monde médiéval au monde « moderne ». Mais ici ne peut pas être le lieu pour analyser en profondeur ces questions. Déjà avant la scolastique médiévale, d'autres transformations conceptuelles avaient eu lieu en lien avec le partage du pain et du vin. J'aimerais avoir le temps et les moyens de faire ce que John Yoder suggère dans la citation suivante, mais ce n'est pas le cas.

---

<sup>1</sup> Cette version écrite est plus développée et détaillée que la présentation orale.

<sup>2</sup> « Si nous voulons sérieusement comprendre le NT, il faut investir un certain effort pour dégager nos esprits des questions imposées par les débats de l'âge de la Réforme. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les protestants ont pris leurs distances sur ce point par rapport aux catholiques, puis les réformés ont combattu les luthériens... Toutes ces controverses tournaient autour de conceptions philosophiques médiévales que Jésus ou ses disciples n'auraient nullement pu imaginer. » John Yoder, « Les disciples mangent ensemble », in : « Jésus-Christ et les apôtres ont encore quelque chose à nous dire : qu'allons-nous faire ? », *Cahiers de Christ Seul*, N° 1/1996, p.43. (Il s'agit d'une traduction du livre *Body Politics : Five practices of the Christian community before the watching world*, Discipleship Resources, Nashville Tennessee, 1992)

Schématiquement, la « transsubstantiation » (la substance du pain se transforme en substance du corps du Christ) décrit la position catholique. La position de Luther s'appelle souvent la « consubstantiation », (les deux substances sont présentes en même temps sans qu'il n'y ait transformation). La position de Zwingli affirmait que le pain restait du pain et que celui-ci jouait seulement un rôle symbolique. Calvin a essayé de faire le pont entre Luther et Zwingli en disant que le Christ est « réellement » présent, mais de manière spirituelle et non corporelle.

Si nous avons l'opportunité, nous pourrions remonter le temps et sonder chaque période historique...on pourrait chercher à raconter quand, comment et pourquoi le sens simple du repas eucharistique a pu être enseveli sous des couches de ritualisme ou de superstition empruntées à d'autres religions ou philosophies du monde antique.<sup>3</sup>

Disons les choses clairement au début : je suis un « bon protestant » de type « non luthérien » qui ne crois nullement à une « présence réelle » du Christ dans le pain et le vin ni à une transformation des éléments. Sur ce plan-là je trouve que catholiques et luthériens ont une exégèse biblique qui est tout simplement « fondamentaliste ». En même temps, je trouve que les protestants—évangéliques y compris—du fait que leur compréhension de la Cène se construit souvent de manière presque exclusive à partir d'une réaction négative contre le catholicisme, n'ont pas toujours une compréhension adéquate de cette pratique communautaire.

Dans toutes les traditions en question, le partage du pain et du vin se trouve au cœur de la foi chrétienne comme le rappel fondamental et visible de la mort du Christ pour nos péchés. Puisque ce point n'est pas contesté, je ne reviendrai pas là-dessus, mais le tiens pour acquis dans ce qui suivra. Le fait que je n'en parlerai plus ne signifie nullement qu'il n'est pas important, voir essentiel.

Dans ce que nous proposons, nous n'allons pas rejeter la notion de « sacrement », comme le font certains protestants, surtout de tendance évangélique. C'était le théologien nord africain Tertullien (fin 2<sup>e</sup> début 3<sup>e</sup> siècle) qui a utilisé cette notion pour la première fois en théologie chrétienne. Pour Tertullien, le sacrement signifie le « serment de loyauté » envers le Seigneur Jésus Christ, de même que le *sacramentum* latin fut serment de loyauté du soldat envers l'empereur.<sup>4</sup> Pour Augustin (5<sup>e</sup> siècle), le sacrement est le « signe visible d'une grâce invisible ». La suite de notre argumentation soulignera l'importance de l'engagement (la foi) du chrétien ainsi que la nécessité de signes visibles pour la foi et la vie chrétienne. Lorsqu'il est question de sacrement dans les paragraphes suivants, c'est dans une telle perspective que nous nous situons.

En théologie catholique, la notion de sacrement est aussi liée à celle de l'incarnation du Christ. Nous retrouvons à plusieurs époques de l'histoire de la théologie l'idée selon laquelle le Christ et ensuite l'Eglise sont les principes de tout sacrement particulier. Surtout depuis le concile Vatican II, l'Eglise est

---

<sup>3</sup> Yoder, p. 44.

<sup>4</sup> Au 16<sup>e</sup> siècle, le théologien suisse Zwingli a repris cette définition du sacrement.

conçue comme sacrement pour le monde. Un tel langage peut parfois hérisser les oreilles protestantes, mais personnellement je trouve cette idée intéressante et même importante.

Les paragraphes qui suivent reflètent notre ancrage dans la tradition théologique anabaptiste-mennonite, ou pour être plus clair, dans sa manière de lire et de comprendre l'Écriture. Nous nous référons tous aux mêmes textes bibliques, sans toujours être d'accord sur leur signification. Nos lectures sont conditionnées par notre appartenance ecclésiale et il n'est pas toujours facile de savoir distinguer entre lecture fidèle et objective et défense de notre identité. Nous devenons plus conscients de ces doubles possibilités lorsque nous sommes en conversation avec ceux qui ne partagent pas notre point de vue.

Dans un premier temps, pour développer ma position, je me référerai à l'anabaptiste Pilgram Marpeck.<sup>5</sup> Dans les années 1530 et 1540, ce théologien d'origine autrichienne a élaboré une pensée sur les sacrements fondée en grande partie sur la pensée médiévale concernant l'incarnation (pensée qu'il avait d'abord apprise de Luther).

Le « principe sacramental » n'est pas compliqué et nous pouvons le formuler de la manière suivante. Puisque Dieu a créé le monde, puisque Dieu est devenu être humain en Jésus Christ, le monde matériel et visible est nécessaire pour comprendre et vivre la foi chrétienne. Puisque la Parole a été faite chair (Évangile de Jean), Dieu devient aussi visible et présent dans la vie et les gestes des chrétiens. Affirmer qu'on peut connaître Dieu, c'est affirmer en même temps que Dieu se révèle dans le temps et l'espace, ce qui implique bien évidemment la notion de visibilité. La foi chrétienne ne peut donc être une affaire seulement privée ou intérieure. La visibilité et la matérialité de nos vies et de nos gestes sont importantes.

Ainsi, pour Marpeck, comme pour Luther, comme pour la théologie médiévale, la notion de sacrement est liée à l'incarnation. Ce que Dieu a fait en Christ, il continue, d'une certaine manière, à le faire dans l'Église, c'est-à-dire dans le « corps » du Christ. La « visibilité » du Christ se retrouve dans la vie de l'Église. Mais, comme nous essaierons de le démontrer, la théologie anabaptiste se distingue de Luther et du catholicisme de plusieurs manières.

Marpeck élaborait sa pensée contre deux types d'adversaires. D'abord, il y avait un courant nommé « spiritualiste » pour qui les gestes extérieurs et la vie visible et matérielle étaient indifférents. Ce courant, composé de personnes décues par les

---

<sup>5</sup> Voir *Christologie anabaptiste. Pilgram Marpeck et l'humanité du Christ*, Genève, Labor et Fides, 1984.

débats féroces du 16<sup>e</sup> siècle autour de cérémonies et de choses visibles, prétendait que la vraie vie chrétienne est spirituelle, intérieure, et invisible. Dans une telle perspective, les gestes, les structures et les rites ne sont pas importants. La vraie foi, c'est l'affaire de l'individu, du cœur, de l'Esprit. La vraie foi est n'a pas besoin du monde matériel. Le vrai baptême, c'est le baptême de l'Esprit, la vraie Eucharistie, c'est manger et boire, intérieurement, par la foi. Déçus par les rites et les conflits, les spiritualistes ont tout simplement rejeté les domaines extérieur et matériel comme lieux importants de la foi.<sup>6</sup>

L'autre cible de Marpeck, c'était le ritualisme. Là, c'est l'idée que le geste matériel prime. Le véritable baptême, c'est l'eau mise sur la tête, la véritable Eucharistie, c'est le pain et le vin bénis avec les mots qu'il faut par un prêtre ou un pasteur. Contraire à la perspective de Tertullien, le « ritualisme » permet le sacrement sans l'engagement ou la foi du croyant. On pourrait dire que le spiritualisme, c'est l'intérieur sans le visible, tandis que le ritualisme, c'est le visible, sans la foi ou sans l'engagement personnel.

C'était donc contre ces deux positions que Marpeck a construit sa pensée. Regardons d'abord la notion plus générale du sacrement<sup>7</sup> chez Marpeck avant de l'appliquer au pain et au vin. Ce qui est étonnant, c'est que d'une certaine manière, Marpeck est proche d'une notion élaborée pendant le Concile du Vatican II, c'est-à-dire, l'Eglise comme sacrement. Comme l'homme Jésus était la « visibilité » de Dieu, la parole faite chair, le « corps du Christ », c'est-à-dire l'Eglise reste le moyen privilégié de visibilité de Dieu dans le monde et dans l'histoire.

Cependant, dans la pensée anabaptiste, cette visibilité n'est pas d'abord rituelle. La visibilité de l'Evangile, c'est lorsque les chrétiens, dans la puissance de l'Esprit, vivent comme Jésus le leur demande, quand ils ressemblent à Jésus dans son comportement de service, de justice, d'amour, de pardon et de réconciliation. La visibilité de l'Evangile, c'est lorsque nous arrivons à produire ce que l'apôtre Paul appelle « les fruits de l'Esprit ».

Ainsi, le sacrement n'est pas d'abord un rite. C'est un style de vie, la vie commune des chrétiens vécue dans la puissance de l'Esprit, une vie transformée (imparfaitement bien sûr) à l'image du Christ. Ainsi, pourrions-nous dire que l'amour devient le premier sacrement des chrétiens : l'amour de Dieu, l'amour du prochain, l'amour du frère ou de la sœur, l'amour de l'ennemi.

---

<sup>6</sup> D'une certaine manière, la position spiritualiste se retrouve de manière très frappante dans certains courants spirituels et théologique de nos jours.

<sup>7</sup> En fait, Marpeck préfère le mot « cérémonie », mais il s'agit de la même chose.

Cela ne signifie pas qu'on n'a pas besoin de rites. Mais il est important de savoir que les « rites » se comprennent à partir d'une théologie de visibilité plus large.

...Le Seigneur qui règne, agit aujourd'hui corporellement (c'est-à-dire extérieurement) par le moyen de son corps...qui existe toujours sur la terre (à savoir sa communauté). Ceci concerne tout commandement, parole et enseignement à l'égard des actes extérieures qui servent le bien commun, tels que l'enseignement, le baptême, la cène, l'exhortation...les manifestations d'amour, l'imposition des mains, l'amélioration, etc. Le Christ glorifié et régnavant agit dans et par ces moyens par le Saint-Esprit qui procède de lui et de son Père.<sup>8</sup>

Dans cette perspective, les rites sont nécessaires parce qu'ils contribuent à cette visibilité plus large. Leur rôle, c'est aider l'Eglise à remplir sa mission dans le monde. Les rites servent à rappeler et à souligner l'engagement des chrétiens ainsi qu'à ouvrir leur vie à la présence transformatrice de l'Esprit.

Pour Marpeck, il y a une « présence » du Christ dans la Cène, mais ce n'est pas une présence qui viendrait d'une transformation des « éléments ».<sup>9</sup>

Il ne s'agit pas des éléments, du pain et du vin, mais de l'acte accompli par les membres du Christ et de son témoignage, de sa signification et des paroles de Dieu. Il ne s'agit pas de l'eau, du pain et du vin, mais du baptême et de la cène.<sup>10</sup>

Le rite que nous appelons Cène ou Eucharistie, est essentiellement un geste communautaire qui rappelle d'abord la réalité de la mort et de la résurrection du Christ pour nous. Ce rappel n'est pas à comprendre comme un rite en soi qu'on accomplirait de façon « religieuse », mais comme un geste communautaire qui permet une transformation de nos attitudes et de notre comportement.

Je souhaiterais donner deux exemples qui illustrent le sens « mennonite » de la Cène (mais qui se trouvent aussi dans d'autres traditions). Ces exemples s'ajoutent à la première signification qui consiste à faire mémoire de la mort et de la résurrection du Christ, mais ne peuvent pas non plus en être séparés. Ils ne sont pas de simples « ajouts », mais font partie de la signification de la célébration de la Cène. Comme nous le verrons, dans cette perspective, faire mémoire du Christ comporte aussi une signification communautaire et éthique.

<sup>8</sup> Citation de Marpeck, dans *Jésus-Christ aux marges de la Réforme*, Paris, Desclée, 1992, p. 155.

<sup>9</sup> En fait, sur la question précise de « présence », Marpeck semble très proche de la position Calvin.

<sup>10</sup> Marpeck cité dans *Jésus-Christ aux marges de la Réforme*, Paris, Desclée, 1992, p. 155.

Le premier exemple qui élargit le sens de la cène, c'est le simple rappel qu'il s'agit d'un repas, du partage du pain, et de ce que cela peut signifier en termes de partage et de justice au sein de l'Eglise, mais aussi pour l'humanité dans son ensemble. N'oublions pas que l'Eucharistie était d'abord un véritable repas.

- Repas pascal qui rappelle la libération d'un peuple d'esclave et sa constitution en peuple
- Repas qui rappelait les repas partagés entre Jésus et ses disciples
- Repas qui rappelait les fois où Jésus avait nourri les foules
- Repas que le Christ ressuscité prenait avec ses disciples
- Repas avec les disciples d'Emmaüs, qui n'ont reconnu Jésus qu'au moment du partage du pain.

Nous savons bien que « dans presque toutes les cultures, le repas partagé comporte une signification plus que seulement alimentaire.<sup>11</sup> Dans la première Eglise, celle décrite dans le livre des Actes, l'Eucharistie se décrit comme un vrai repas partagé autour des tables. « Ils rompaient le pain à domicile, prenant leur nourriture dans l'allégresse et la simplicité du cœur » (Actes 2, 46). En même temps, le pain partagé faisait partie d'un partage économique plus important. « Ils vendaient leurs propriétés, pour en partager le prix entre tous, selon les besoins de chacun » (Actes 2,45). Les remarques de Yoder à ce propos sont intéressantes :

C'est seulement parce que ce repas était au centre de leur vie commune qu'il pouvait se prolonger pour provoquer la création d'un partage économique.

Ce que nous appelons la « bourse commune » de l'Eglise de Jérusalem était d'abord une table commune.

Ce repas en commun n'était nullement une innovation. Ces gens de l'Eglise de Jérusalem reprenaient simplement le mode de vie qu'ils avaient vu pratiquer par Jésus pendant des mois....<sup>12</sup>

Le fait donc de « manger ensemble en faisant mémoire du Christ »

---

<sup>11</sup> Yoder, pp. 44-45.

<sup>12</sup> Yoder, p. 46.

...est plus profond que ce que nous appelons une « cérémonie ». C'est ce qui veut dire le Nouveau Testament toutes les fois qu'il mentionne l'expression « fraction du pain » : ce qui se passe alors, c'est que des hommes et des femmes partagent ensemble ce qui constitue leur subsistance matérielle quotidienne.

Le fait de manger ensemble prolonge les effets de la solidarité matérielle bien au-delà du cercle familial, et on d'une manière symbolique, mais réellement.<sup>13</sup>

Ainsi, ce premier exemple qui « élargit » la signification de la Cène concerne le partage véritable de pain et de biens au sein de la communauté. En même temps, cette pratique chrétienne, vécue d'abord au sein de la communauté, devait produire des attitudes et des pratiques qui deviennent aussi visibles en dehors de la communauté, c'est-à-dire « dans le monde ». Ce qui s'apprend ensemble peut et doit aussi favoriser l'apprentissage d'un style de vie qui déborde le cadre seulement ecclésial.

...L'exemple du partage du pain exige une forme...de partage, de défense du pauvres, dans lesquels les avantages liés à la puissance et à la productivité seraient soumis à la règle du service.<sup>14</sup>

Si notre premier exemple d'une signification plus large de la Cène concerne le partage, le deuxième est lié aux pratiques du pardon et de la réconciliation au sein de la communauté. Depuis les origines, le partage du pain et du vin était aussi un rappel des relations de justice et de pardon entre les membres de la communauté chrétienne. Déjà dans le « sermon sur la montagne », nous voyons que la célébration du culte présuppose la réconciliation.

Quand donc tu vas présenter ton offrande à l'autel, si là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; viens alors présenter ton offrande... (Matthieu 5, 23)

Il existe des traces écrites montrant que dans au moins certaines Eglises des premières générations de l'histoire chrétienne il existait un lien étroit entre le partage du pain et les relations justes entre les membres de la communauté. Cela se constate par exemple dans la *Didaché*, texte catéchétique provenant de la

---

<sup>13</sup> Yoder, 50-51.

<sup>14</sup> Yoder, 52.

première génération après les apôtres, c'est-à-dire fin premier début deuxième siècle de notre ère.

Réunissez-vous le jour dominical du Seigneur, rompez le pain et rendez grâces après avoir, d'abord, confessé vos péchés, afin que votre sacrifice soit pur.

Mais celui qui a un différend avec son compagnon ne doit pas se joindre à vous, jusqu'à ce qu'ils se soient réconciliés, pour ne pas profaner votre sacrifice.<sup>15</sup>

Dans une telle perspective, le repas partagé « en mémoire du Christ », pour célébrer la réconciliation accomplie entre Dieu et les hommes, implique en même temps que la réconciliation soit aussi une réalité concrète dans la vie des membres de la communauté.

Cette même optique se retrouve dans les textes anabaptistes du 16<sup>e</sup> siècle. Prenons par exemple la liturgie de la Cène de Balthasar Hubmaier, élaborée pour la communauté anabaptiste de Nicolsburg (en Moravie germanophone) en 1527.<sup>16</sup> D'abord l'élément du souvenir est très présent et primordial dans ce texte. Chaque individu est exhorté à suivre la démarche préconisée par l'apôtre Paul dans 1 Corinthiens 11,28.

Que chacun s'examine et s'éprouve soi-même et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe ; car celui qui mange et boit sans discerner le corps du Seigneur, mange et boit un jugement contre lui-même. Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serions pas jugés.

Dans la liturgie de Hubmaier, le but de cet examen est lié justement au souvenir.

Cet examen est à comprendre de la façon suivante (Matthieu 26, 26 ; 28 ; Marc 14, 22 ; 24 ; Luc 22, 19s ; I Corinthiens 11, 24s.). D'abord, que chacun croit entièrement et sûrement que le Christ a offert son corps et versé son sang ... pour lui sur la croix à partir de la puissance de sa parole lorsqu'il dit : ceci est mon corps, donné pour vous, et ceci est mon sang, versé pour vous pour le pardon de vos péchés.

---

<sup>15</sup> *La Didaché*, citée dans *Les pères apostoliques*, Paris, Cerf, 1990, pp. 61-62..

<sup>16</sup> Les extraits cités sont traduits à partir du texte original qui se trouve dans Westin et Bergsten, *Balthasar Hubmaier Schriften*, Quellen zur Geschichte der Täufer, IX. Band, Gütersloher Verlagshaus, Gerd Mohn 1962.



La mort du Christ, selon Hubmaier, produit une communion objective, qui précède la communauté et la célébration de la Cène.

Voici la véritable communion des saints (I Corinthiens 10, 16). Elle n'est pas communion parce qu'on y rompt le pain. Au contraire, le pain y est rompu parce que la communion existe auparavant et intérieurement dans le cœur, puisque le Christ est venu dans la chair (I Jean 4,2).

La foi et l'engagement de chacun envers cette réalité objective sont fondamentaux. Par la foi, nous sommes « en communion » avec Dieu. Mais cette communion s'étend aux relations entre les membres de la communauté.

De même, je suis en communion avec le Christ ainsi qu'avec tous ses membres (I Corinthiens 10,16). C'est pour cela que je romps le pain avec tous ceux qui croient en Christ selon l'institution du Christ. Sans cette communion intérieure dans l'Esprit et dans la vérité, toute fraction du pain extérieure ne serait qu'une hypocrisie condamnable...

Selon la théologie développée dans cette liturgie, le souvenir de la mort du Christ est en même temps un engagement communautaire. Comme le Christ s'est donné pour l'humanité, les chrétiens s'engagent aussi à se donner les uns pour les autres.

C'est justement à cette communion et à cet engagement d'amour que se réfère la Cène du Christ, qui est une commémoration vivante de sa souffrance et de sa mort pour nous. Par la fraction du pain et le vin qui coule, il est signifié et montré spirituellement que chacun doit offrir son corps et laisser couler son sang pour l'autre. Ainsi, les hommes reconnaîtront que nous sommes de véritables disciples du Christ. Toutes les paroles prononcées par le Christ lors de son dernier repas vont dans ce sens (Jean 13-17).

Ainsi, dans cette liturgie, avant le partage du pain et du vin, nous trouvons un engagement liturgique qui est à la fois individuel et communautaire. D'abord, il y a l'engagement envers Dieu.

Frères et sœurs, voulez-vous aimer Dieu, dans la puissance de sa parole sainte et vivante, avant, dans et au-dessus de toute chose, le servir seul, l'honorer, l'adorer, sanctifier désormais son nom,

soumettre votre volonté charnelle et pécheresse à sa volonté divine par sa parole vivante à l'œuvre en vous, dans la vie et dans la mort (Deutéronome 5 ; 6 ; Exode 20) ? Chacun dira individuellement, je le veux.

Ensuite vient l'engagement les uns envers les autres.

Voulez-vous aimer votre prochain, accomplir les œuvres de l'amour fraternel à son égard, offrir votre chair et verser votre sang pour lui, ...selon la volonté de Dieu, dans la puissance de notre Seigneur, qui a donné sa chair et versé son sang pour nous (Matthieu 25 ; Ephésiens 6 ; Colossiens 3 ; Romains 13 ; I Pierre 2, 13s) ? Chacun dira individuellement, je le veux.

En troisième lieu, vient l'engagement à la réconciliation communautaire.

Voulez-vous exercer l'admonestation fraternelle à l'égard de vos frères et sœurs, (Matthieu 18,15s ; Luc 6 ; Matthieu 5 ; Romains 12, 10 ; Matthieu 5,44), faire la paix et l'unité entre eux, et de même vous réconcilier avec tous ceux qui vous ont offensé, laisser tomber la jalousie, la haine et toute mauvaise volonté, vous abstenir volontiers de tout comportement et occupation qui portent dommage, désavantage ou scandale à votre prochain, aimer vos ennemis et leur faire du bien, et exclure<sup>17</sup> tous ceux qui ne veulent pas faire de même selon l'ordre du Christ, Matthieu 18, ? Chacun dira individuellement, je le veux.

Le partage du pain et du vin représente tous ces engagements mentionnés ci-dessus.

Désirez-vous confirmer et témoigner de cet engagement d'amour, publiquement devant l'Eglise, par cette cène du Christ, en mangeant le pain et en buvant le vin, dans la puissance du souvenir vivant de la souffrance et de la mort de Jésus Christ notre Seigneur ? Chacun dira individuellement, je le désire dans la puissance de Dieu.

---

<sup>17</sup> Référence à Matthieu 18, 15-20, où il y a un processus de réconciliation entre les membres de l'Eglise. « L'exclusion » est la dernière étape qui se déroule devant la communauté dans son ensemble après des démarches préalables. Aujourd'hui, cela nous semble sévère, mais dans le contexte du 16<sup>e</sup> siècle, nous devons nous rappeler que l'exclusion (excommunication) n'était pas un processus communautaire mais hiérarchique, souvent avec une dernière étape qui se déroulait sous l'égide des autorités publiques. Au lieu d'une mise à mort ou de l'emprisonnement de l'hérétique, comme c'était trop souvent le cas, la pire des choses qui puisse arriver dans le processus recommandé dans ce texte est qu'on n'est plus membre de la communauté à partir d'une décision prise ensemble avec la participation de tous.

La prière qui précède la distribution du pain et du vin reste ancrée dans le souvenir de la mort du Christ.

...L'évêque prend le pain et lève ses yeux vers le ciel avec l'Eglise, loue Dieu et dit : Nous te louons et te disons notre reconnaissance, Seigneur Dieu, créateur du ciel et de la terre, pour ta bonté envers nous, surtout parce que tu nous as tellement aimé de tout cœur que tu as donné ton Fils bien-aimé pour nous jusqu'à la mort pour que quiconque croit en lui ne se perde pas mais ait la vie éternelle (Jean 3,16 ; I Jean 4,9 ; Romains 8,32). Sois loué, adoré et magnifié maintenant, toujours et dans l'éternité, Amen.

Cette liturgie véhicule bien une théologie de la Cène. En premier lieu, le fait de manger et de boire en mémoire du Christ fait référence au salut accompli par Dieu en notre faveur, Mais en même temps, « faire mémoire » est une pratique communautaire qui a pour but de faciliter la réconciliation, l'amour et le pardon entre ceux qui partagent le repas.

Pour terminer, il nous semble que le fait de focaliser les débats œcuméniques presque exclusivement sur la présence du Christ dans les « éléments » peut malheureusement nous faire oublier les aspects importants que nous avons essayé de mettre en valeur. « Manger et boire en mémoire du Christ » devrait aussi favoriser un partage réel au sein de la communauté ainsi que la pratique du pardon et de la réconciliation. Faire de la cène un rite « religieux », coupé de la vie ne nous aide pas à aller dans ce sens. Limiter la cène au souvenir du « Christ mort pour moi », tel que cela se fait souvent dans beaucoup de milieux permet une compréhension du salut exclusivement individuel et laisse aussi de côté les implications éthiques et communautaires que nous avons soulignées. Les débats séculaires et nos pratiques traditionnelles de la Cène ont peut-être besoin de dépoussiérage.